

PARIS | IV^e Œuvre tardive de l'architecte, la synagogue de la rue Pavée a été construite il y a 110 ans en moins d'un an. Une instruction de classement au Monument historique est en cours.

On visite



Un joyau de l'Art nouveau signé Guimard

Textes : Sylvain Merle
Photos : Léa Joffredo

C'EST UN ÉDIFICE de bientôt 110 ans, élevé sur une douzaine de mètres de hauteur un peu en retrait de la rue Pavée, à quelques mètres du métro Saint-Paul (Paris IV^e). De temps à autre, un homme à large chapeau noir y pénètre par le portail central, après avoir franchi le petit parvis ménagé derrière la grille. Signée Hector Guimard, le chef de file de l'Art nouveau français, la synagogue de la rue Pavée est inscrite à l'Inventaire des monuments historiques. Et s'avère dans un état inquiétant qui nécessiterait une rénovation et un classement. Un dossier a été déposé.

L'édifice religieux constitue un vestige toujours vivant du Pletz, « petite place » en yiddish, nom que l'on donnait à cette partie du Marais située autour de Saint-Paul qui a vu, au tournant du XX^e siècle, arriver des communautés ashkénazes d'Europe centrale fuyant les pogroms. Des juifs qui, alors, ne s'y retrouvaient pas dans le judaïsme consistorial tel qu'organisé en France depuis Napoléon et ouvraient çà et là de petits oratoires. Pour s'inscrire dans le temps, s'installer et permettre aux jeunes générations de disposer d'un lieu de culte digne de ce nom, ils créent l'association Agoudas Hakehilos – littéralement

Union des communautés – qui regroupe neuf sociétés israélites orthodoxes d'origine, de Hongrie, Russie et Pologne, mais aussi de Roumanie.

Joseph Landau, riche homme d'affaires du quartier, la préside et finance pour moitié l'élévation du lieu de culte. Il fait appel à Hector Guimard qui va le construire en une année à peine avant son inauguration, en 1913. Cette synagogue, qu'on vient visiter ou dans laquelle on vient prier de loin, est aussi un témoignage unique d'un moment de la carrière de Guimard.

Une élégance toute en courbes

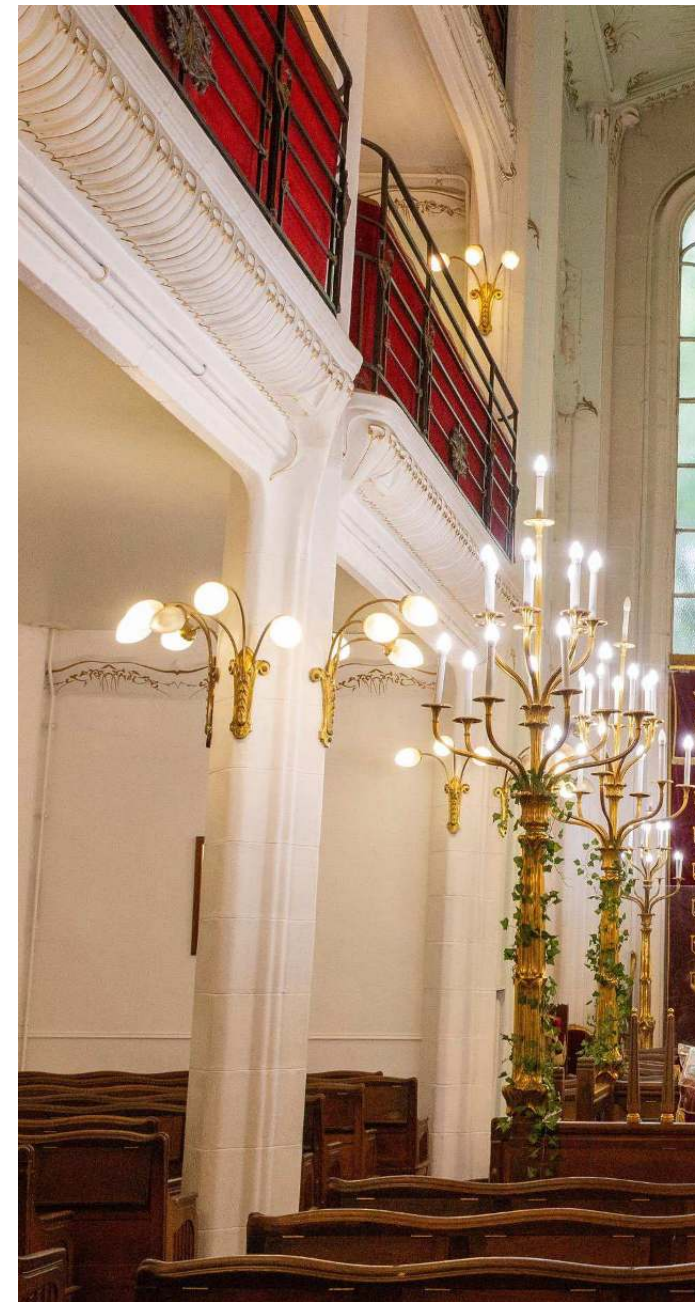
C'est son seul édifice religieux. « On ne sait pas vraiment comment ni pourquoi Hector Guimard en vient à la construire, reconnaît Olivier Pons, trésorier du Cercle Guimard, association de passionnés de l'architecte. Le fait qu'il ait épousé la peintre américaine Adeline Oppenheim, de confession juive, a pu jouer, mais ce ne sont que des présomptions, aucune certitude, ses archives ayant brûlé pendant la Seconde Guerre mondiale. »

Il est aussi un homme de l'art connu, ayant percé avec fracas au tournant du XX^e siècle avec ce style Art nouveau s'inspirant des courbes

végétales de la nature. De lui nous sont notamment parvenus quelques-uns des édicules érigés pour les stations de métro, ces abris, portiques et garde-corps de fonte habillant les bouches de métro, mais aussi le flamboyant Castel Bé-ranger, rue La Fontaine, dans le XVI^e arrondissement...

« Ce qu'on voit rue Pavée est plus sage que ce qu'il a pu créer auparavant, continue le spécialiste. Il y a tout ce qui fait parler de lui autour de 1900 et qui a pu faire scandale, et puis son style se calme un peu. » « On est à un moment où l'Art nouveau s'assagit avant l'avènement de l'Art décoratif quelques années plus tard. On sent qu'on est en train de s'éloigner de son moment le plus baroque », confirme Pierre-Antoine Gatier, architecte en chef des Monuments historiques qui œuvre au classement de la synagogue.

Avec ses trois rangées de fenêtres en hauteur, rangées par paires, comme figurant les deux tables de la loi qu'on trouve au fronton arrondi, la façade du bâtiment ne passe pas inaperçue. Elle présente aussi une ondulation globale, bombée sur chacun des côtés et concave, en creux, au centre, qui peut évoquer les rouleaux de la Torah qu'on déroule pour lire. « S'il n'y a pas la folie végétale et animale des



stations de métro, c'est bien du Guimard, pour tout le jeu de courbes, de formes souples qu'on voit en façade, continue Pierre-Antoine Gatier. C'est à la fois riche en souplesse et plus sage, c'est du Guimard atténué, équilibré et élégant. »

Et de pointer l'unité de cet extérieur minéral avec un seul matériau utilisé, un enduit de ciment. Dessus, l'artiste a pris soin de dessiner de faux joints pour « donner l'effet de pierres de taille qui rappelle le grand classicisme de l'architecture ». « C'est Haussmann, complète-t-il. On peut y voir une forme de classicisme de l'Art nouveau. » Un petit vestibule au sol de mosaïque accueille l'entrant, sas entre la rue et l'espace de culte que dévoile une double porte aux formes arrondies et au décor entremêlé.

Des huisseries refaites sur plan après une explosion au gaz dans les années 1930. Le lieu échappera de peu – la bombe n'a pas explosé – à un attentat sous l'Occupation, une période durant laquelle le

culte se continuera d'ailleurs dans la clandestinité. Depuis son ouverture, la synagogue aura célébré quasiment tous les offices quotidiens et compté cinq grands rabbins. Le premier, Rav Joël Leib Havelvi Herzog, était l'arrière-grand-père de l'actuel président de l'État d'Israël.

Le pari de la verticalité et de la lumière

« Ce vestibule est un lieu de transition qui permet une progression pour entrer, plusieurs étapes et plusieurs ambiances avant de pénétrer dans la salle de culte, continue l'architecte. Il ménage la surprise, parce qu'on n'imagine pas ce qu'on va découvrir derrière. » Un espace bordé sur ses trois côtés de tribunes en mezzanine, sur deux niveaux, des piliers ornements, des décors en staff surignés de peinture dorée des plafonds.

Des garde-corps ouvragés, aussi, éléments décoratifs aux motifs floraux, volutes et circonvolutions caractéristiques qu'on retrouve dans le catalo-



Paris (IV^e), le 29 juin.
La synagogue Agoudas Hakehilos témoigne de la riche histoire culturelle de la communauté juive ashkénaze venue s'installer à Paris au début du XX^e siècle, mais aussi de différentes modes architecturales.

gue « Fontes artistiques pour construction, fumisterie, articles de jardins et sépultures – le style Guimard » que l'architecte, soucieux de diffuser son style et ses produits, a fait paraître quelques années auparavant en collaboration avec la fonderie du Val d'Osne, près de Saint-Dizier (Haute-Marne). Tout entrepreneur pouvait ainsi acheter ses éléments décoratifs pour donner du cachet à ses constructions.

Ce qui frappe encore, ce sont ces bancs en chêne, uniques en leur genre. Leurs dossiers en vagues semblent former une mer de bois ciré dont émergent les quatre lourdes torchères de bronze qui encadrent la bimah, l'estrade située au centre où l'on trouve la table de lecture. Des éléments aussi signés Guimard, a priori. « Un inventaire est en cours pour déterminer ce qui est de lui et ce qui ne l'est pas », précise Pierre-An-



Même pendant la Seconde Guerre mondiale, la synagogue a continué à accueillir les cérémonies juives.

toine Gatier. Les appliques, par exemple, ne seraient pas du concepteur.

Tous ses goûts sont dans la nature

« En revanche, les jeux des courbes, des poteaux, des ornements, les éléments de bronzerie, boutons de portes, les crémones sont de Guimard, on peut les retrouver ailleurs », détaille l'architecte. Il souligne par ailleurs l'effet de verticalité qui saisit le visiteur entrant dans la grande salle. « Il a dû faire avec l'étroitesse de la parcelle, coincée entre deux bâtis du XVII^e siècle et ça l'a obligé à aller chercher cette verticalité. »

« Guimard excellait devant ce type de contraintes, reprend Olivier Pons. Il venait tout juste de terminer l'hôtel Guimard (Au 122 avenue Mozart, dans le XVI^e), son propre domicile, édifié sur un terrain étroit et triangulaire. Il aimait ce type de défi, c'est un peu l'homme de la situation dans ce genre de difficultés. »

Au fond de la salle, un grand pan de verre imprimé, ou cathédrale, laisse deviner la présence d'un arbre derrière. « Cet effet est génial, s'enthousiasme Pierre-Antoine

Gatier. C'est le côté magique de la grande architecture d'offrir de telles surprises. Guimard a fait une architecture très végétale, naturaliste, et aujourd'hui cette verrière donne à voir un arbre ! »

Au plafond, des jours zénithaux laissaient aussi passer la lumière. Si les ouvertures et leur verre spécial existent toujours, ils ont été obstrués par la construction d'une salle au-dessus à la fin des années 1980. Une surélévation pour laquelle l'association, propriétaire, a brièvement obtenu un permis de construire ensuite annulé par la justice, demandant l'enlèvement de cet ajout. En vain jusqu'ici.

L'existence de cette salle pourrait être responsable des nombreux désordres structurels constatés lors d'un diagnostic poussé établi cet hiver. Louée à une autre association par le biais d'un bail emphytéotique – de très longue durée –, elle semble constituer pour l'heure la pierre d'achoppement du dossier de classement et de rénovation dont la synagogue a besoin. « Ce bâtiment est unique et rare, insiste Pierre-Antoine Gatier. Il s'inscrit dans un moment essentiel de l'architecture française du XX^e siècle et il est signé d'un des plus grands maîtres. D'ailleurs, c'est la seule synagogue Art nouveau à Paris. Ce chef-d'œuvre doit être restauré, classé et transmis aux générations futures. Il faut que tout le monde se rassemble autour de ce projet. »

ON EN PROFITE POUR

Visiter le musée

Carnavalet, musée d'histoire de la Ville de Paris et ses collections si riches. Il est tout proche et gratuit, logé dans deux hôtels particuliers dont celui dit Carnavalet, un des rares témoignages de l'architecture Renaissance à Paris (milieu du XVI^e). Dans sa cour, le restaurant Fabula flatte les papilles.

Faire le tour de la place des Vosges

et ses 140 m de côté, ses hôtels particuliers en briques rouges aux habitants illustres, ses arcades sous lesquelles on s'abrite du soleil pour boire un verre, le jardin Louis-XIII en son centre, l'endroit ne manque pas d'atouts.

Profiter de Paris-Plages.

Depuis Saint-Paul, il n'y a qu'un pas via la rue de Fourcy jusqu'au pont Marie. À ses pieds coule la Seine, mais aussi des jours heureux de ceux qui farnientent et profitent de activités gratuites de Paris-Plages qui débute ce 8 juillet.



Les bancs en chêne du rez-de-chaussée, face à la bimah éclairée de quatre torchères, sont élégamment sculptés.